

Jean Norton Cru, lecteur des livres de guerre

Leonard V. Smith, Michèle Chossat

Citer ce document / Cite this document :

Smith Leonard V., Chossat Michèle. Jean Norton Cru, lecteur des livres de guerre. In: Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 112, N°232, 2000. 1914-1918. pp. 517-528;

doi : <https://doi.org/10.3406/anami.2000.2683>

https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_2000_num_112_232_2683

Fichier pdf généré le 18/04/2018

Résumé

Norton Cru est généralement considéré soit comme un bon, soit comme un mauvais critique de la littérature de guerre. Cet article l'envisage plutôt comme lecteur, et s'interroge sur sa façon de lire. Il tente de tenir compte à la fois de sa passion et de sa férocité dans la distinction qu'il établit entre les récits d'expériences de soldats de la Première Guerre mondiale valables et ceux qui sont sans valeur. Le protestantisme influence fortement sa pratique de lecture, du fait de la relation particulière qu'il instaure entre le lecteur et le texte ; La littérature de guerre apparaît presque à Norton Cru comme une forme d'Écriture sainte, envers laquelle il ressent l'obligation de témoigner devant ses contemporains et la postérité. Sa fixation apparente sur la « vérité » parle de la façon dont les auteurs représentent la peur dans leurs œuvres, soit comme quelque chose qui doit être surmonté (minant ainsi leur écriture), soit comme quelque chose qui doit être assimilé à leur être de guerre (rendant ainsi leur écriture plus véridique).

Abstract

Jean Norton Cru as Reader of War Books.

Norton Cru has most often been interpreted as either a good or a poor critic of war literature. This article considers him instead primarily as a reader, and interrogates why he read the way he did. It attempts to account for both his passion and his ferocity in distinguishing between valuable and worthless accounts of soldiers' experience in World War I. Protestantism played an important role in shaping Norton Cru's practice of reading in the particular relationship it posits between reader and text. War writing for Norton Cru became almost a form of scripture, to which he felt a responsibility to « witness » before his contemporaries and posterity. His apparent fixation on « truth » speaks to the way authors represent fear in their work, as either something to be overcome (thereby undermining their writing) or as something to be assimilated into their wartime self (thereby rendering their writing more truthful).

Zusammenfassung

Jean Norton Cru, Leser von Kriegsbüchern.

Norton Cru ist manchmal als ein guter, manchmal als ein schlechter Kritiker der Kriegsliteratur betrachtet worden. Der vorliegende Artikel sieht ihn in erster Linie als Leser und hinterfragt seine Art zu lesen, wobei sowohl seine Begeisterung als auch seine Härte im Urteil der von den Soldaten des Ersten Weltkrieges verfaßten Erlebnisberichte, die er als wertvoll oder als wertlos einstuft, in den Vordergrund treten. Seine Leseerfahrung ist stark vom Protestantismus geprägt, der eine besondere Beziehung zwischen dem Leser und dem geschriebenen Wort herstellt. Für Norton Cru erscheint die Kriegsliteratur fast wie eine Art heiliger Schrift, und er sieht sich gehalten, gegenüber seinen Zeitgenossen und seiner Nachwelt über sie Zeugnis abzulegen. Seine offensichtliche Fixierung auf die « Wahrheit » verleitet ihn dazu, die Schilderung von angstbeladenen Situationen in den Kriegsberichten zum Ausgangspunkt seines Urteils zu machen : entweder wird die Angst als etwas dargestellt, das es zu überwinden gilt (was den betreffenden Bericht seiner Meinung nach unterhöhlt), oder aber als etwas, das ein Teil der Erfahrung des Krieges ist (was ihm mehr Wahrhaftigkeit verleiht).

Resumen

Jean Norton Cru, lector de libros de guerra.

A Norton Cru, se le suele juzgar sea como un buen crítico, sea como un mal crítico de la literatura de guerra. Este artículo lo considera más bien como lector y cuestiona su forma de leer. Trata de tener en cuenta a la vez su apasionamiento y su radicalidad cuando distingue en los relatos de soldados de la Primera Guerra mundial entre los que son valederos y los que no lo son. El protestantismo influye mucho en su práctica de lectura por la relación particular que establece entre el lector y el texto. La literatura de guerra Norton Cru la enfoca casi como una forma de la Sagrada Escritura, con respecto a la cual se siente obligado a testimoniar ante sus coetáneos y ante la posteridad. Su obsesión aparente por la « verdad » revela el modo como los autores representan el miedo en sus obras, sea como algo que tiene que superarse (desbaratando esa actitud sus escritos), sea como algo que tiene que asimilarse a su experiencia de la guerra (haciendo así más verídico su relato).

Leonard V. SMITH*

JEAN NORTON CRU, LECTEUR DES LIVRES DE GUERRE¹

Dans un article intitulé « Monsieur Cru ou la critique selon St. Thomas », publié dans les *Nouvelles Littéraires* le 11 janvier 1930, Roland Dorgelès répondait à la sévère critique faite sur son célèbre roman de guerre *Les Croix de bois* dans le grand ouvrage de Jean Norton Cru, *Témoins* : « Ce que M. Cru inaugure, c'est, en somme, la critique selon saint Thomas. Ce qu'il n'a pas vu, il le nie. Il le nie obstinément, aveuglément. Il sait mieux que nous ce qui se passait dans notre propre tranchée, reprend les artilleurs, dément les sapeurs du génie, contredit les aviateurs, et pousse l'aplomb jusqu'à récuser le témoignage de Remarque comme combattant allemand². » Marcel Ricois, un ami de Dorgelès, du même régiment, allait plus loin dans un article publié dans *Les Anciens du 39^e RI*. Il renvoyait Norton Cru à un autre ancien combattant du régiment, Maurice Lefebvre, s'il continuait à soutenir qu'une grande partie des *Croix de bois* était une fabrication : « Seulement je lui conseillerai de s'entraîner un

* Department of History, Oberlin College, Rice Hall 315, 10 North Professor Street, Oberlin, Ohio, États-Unis.

1. Une première version de cet article a été présentée à une réunion commune du séminaire de maîtrise d'Annette Becker et du séminaire donné par Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, « Cultures en guerre : Savoirs et pratiques culturelles dans la Première Guerre mondiale », à l'EHESS, le 20 janvier 2000. Je suis reconnaissant pour les commentaires apportés à la suite de cette présentation. J'aimerais aussi remercier Rémy Cazals pour sa lecture critique du manuscrit et pour son aide généreuse dans la mise au point de la traduction.

2. Erich Maria REMARQUE est l'auteur de *À l'Ouest, rien de nouveau*, publié à l'origine en allemand en janvier 1929, et paru dans une traduction française en juin. Norton Cru fait une référence hostile et rapide à ce livre dans *Témoins : Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929, 728 pages, repris par les Presses Universitaires de Nancy, 1993, ici p. 80. En 1930, pour toucher un plus large public, Jean Norton Cru avait donné ce qu'il considérait lui-même comme « un abrégé du gros livre » : *Du Témoignage*, Paris, Gallimard, 270 pages.

Professeur à Oberlin College, Ohio (USA), **Leonard V. Smith** est l'auteur de plusieurs articles sur la période et du livre *Between Mutiny and Obedience : The Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*.

peu préalablement parce que Maurice, ancien champion de France militaire de boxe, n'aime pas beaucoup se laisser mettre passivement en cause³. »

Alors que le débat sur Norton Cru et *Témoins* n'inspire plus de passer des mots aux actes, ses termes en sont restés largement les mêmes. De la même façon que Norton Cru classait tel ou tel texte comme bon ou mauvais, l'opinion s'est polarisée sur *Témoins*. Par exemple, Jean-Jacques Becker remarquait dans un compte rendu sur la réédition de *Témoins* en 1993 : « Pas un seul mot n'a été ajouté, ni retranché. Les éditeurs n'ont pas cru nécessaire, soixante-quatre ans plus tard, d'apporter le moindre commentaire⁴. » Il ajoutait : « La subjectivité de Norton Cru est d'autant plus grave que ses jugements sont étranges », et suggérait cet autre titre : *Les écrivains combattants et la guerre vus par Norton Cru dans les années 1920*. Soixante-quatre ans plus tard, un Becker impitoyable s'avérait le miroir d'un Norton Cru impitoyable.

Mon objectif ici n'est pas de juger Norton Cru en tant que bon ou mauvais critique, mais d'interroger sa pratique de lire. Aucun des lecteurs des livres sur la guerre de 1914-1918 n'a laissé d'archives plus explicites sur sa pratique individuelle de la lecture. Comment cette pratique s'est-elle forgée ? Comme les théoriciens et les historiens de la lecture l'ont noté, une bonne partie du travail cognitif de lecture est en place avant même que le lecteur n'ait réellement accès au texte⁵. Le lecteur organise sa lecture d'une certaine façon et selon un certain nombre de facteurs culturels, formation, éducation, expérience personnelle, prédisposition idéologique, et beaucoup d'autres. Bien entendu, mon propos ici ne prétend pas présenter de manière exhaustive les différentes façons dont Norton Cru a compris les identités et expériences construites dans les livres de guerre. Mais je crois qu'il sera utile de commencer à penser à Norton Cru en tant qu'écrivain de guerre dans une signification inhabituelle, comme quelqu'un qui a imposé un sens au désordre de la Grande Guerre, non directement en écrivant à propos de sa propre expérience, mais en écrivant sur sa façon de lire l'expérience des autres.

En pensant à Norton Cru en tant que lecteur, il est important de souligner comment il a endossé le rôle d'un individu en marge de la vie littéraire, universitaire et intellectuelle en France. Pour lui, se situer en marge a favorisé son indépendance ainsi que son genre unique d'objectivité. Jean Norton Cru était originaire du sud de la France, région longtemps pleine de ressentiment envers la domination culturelle du nord. Il était protestant dans un pays en grande majorité catholique, et Français enseignant aux États-Unis. Il est né à Labâtie d'Andaure, petit village ardéchois, fils de pasteur protestant français et de mère

3. Le texte cité ici, envoyé par Dorgelès à Henri Barbusse, a été trouvé dans le Fonds Barbusse, Bibliothèque Nationale, Salle des Manuscrits, N.a. Fr.16533.

4. « Récits de la guerre de 1914 », *L'Histoire*, n° 172, décembre 1993, p. 73.

5. Voir en particulier Peter J. RABINOWITZ, *Before Reading : Narrative Conventions and the Politics of Interpretation*, Ithaca : Cornell University Press, 1987, et pour la France, James Smith Allen, *In The Public Eye : A History of Reading in Modern France*, Princeton : Princeton University Press, 1991.

anglaise. De 4 à 11 ans, il a vécu sur l'île Maré près de la Nouvelle Calédonie, où son père avait été envoyé comme missionnaire. Norton Cru écrivait à sa sœur en 1932 : « *Témoins* est dû au petit primitif de Maré qui survit en moi, qui a survécu aux tentatives de conformisme au lycée, au régiment, à Aubenas, à Williams, au front⁶. » C'est sans équivoque qu'il fit carrière à l'extérieur du système universitaire français. « Après le lycée », commenta-t-il avec fierté en 1931, « j'ai toujours étudié seul, et je n'ai pénétré dans une salle de faculté que pour y passer les examens du professorat. Je n'ai donc aucune influence⁷. » Mais nous ne devrions pas, je crois, prendre Norton Cru au pied de la lettre.

Annette Becker a attiré notre attention sur les façons dont la Grande Guerre peut être considérée comme une guerre de religion, et les façons dont la religion a expliqué au niveau le plus profond la manière dont les gens comprenaient la guerre et pourquoi et comment ils combattaient⁸. La religion, a-t-elle démontré, a profondément marqué la façon dont les gens comprenaient la guerre, même lorsqu'ils exprimaient cette compréhension en termes séculiers. Ce que Norton Cru a vu comme étant son « indépendance », je dirais, renvoyait à une forme d'individualisme fortement influencé par le protestantisme. Cet individualisme se trouve au centre non seulement de sa façon de lire, mais aussi de sa conviction qu'il avait la responsabilité de partager les résultats de sa lecture avec ses propres lecteurs. Pour Norton Cru, l'écriture n'était ni plus ni moins que la présentation publique d'une lecture, un moyen de témoigner d'une vérité unitaire sur l'expérience de la guerre.

À chaque page de *Témoins* et *Du témoignage*, Norton Cru montre une passion quasi religieuse pour une certaine idée de la guerre et de l'expérience du combattant. Je soutiens que ceci témoigne d'une grande foi protestante en la parole écrite en tant que mode de représentation de l'expérience et de la vérité sans médiation culturelle. La parole, écrite justement et lue justement, peut exprimer l'absolu. La plupart des protestants apprennent très jeunes le premier verset du premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. » Mais la Parole est bien plus qu'une représentation inerte de Dieu. La Parole contient en elle la responsabilité de chaque chrétien de suivre l'exemple de saint Jean, qui a préparé la voie pour la mission de Jésus-Christ :

« Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.

6. Norton CRU à Hélène VOGEL, 11 mars 1932, cité dans Vogel, « Jean Norton Cru ». Il s'agit d'une ébauche bibliographique manuscrite conservée dans les papiers donnés à la Bibliothèque Universitaire de l'Université de Provence, Aix-en-Provence (avec la bibliothèque de Jean Norton Cru). Ce texte a été publié pour la première fois dans les *Annales* de la Faculté des Lettres d'Aix (janvier 1961) et repris dans la réédition partielle de *Du Témoignage* par Jean-Jacques Pauvert, 1967 [autre édition : Allia, 1989].

7 « De la véracité dans les récits de guerre », *Union pour la vérité : Bulletin*, n° 5-6, février-mars 1931, p. 41.

8. *La Guerre et la foi : de la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994.

Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre témoignage à la lumière.

Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme. » (Jean 1 : 7-9)

Je dirais donc que « témoigner » a un double sens pour Norton Cru⁹. « Témoigner », dans un sens, signifie tout simplement rendre compte d'une expérience individuelle de la guerre. Mais, dans un autre sens, et un sens plus immédiat pour Norton Cru, « témoigner » signifie détenir une responsabilité passionnée en tant que lecteur pour distinguer publiquement, et sans égard pour la position littéraire, entre la sincérité et le mensonge, entre les bons et les mauvais témoignages.

Certes, il est nécessaire d'être prudent en notant la sensibilité protestante de Norton Cru, tout simplement parce que, à part plusieurs références à Dieu dans ses lettres à sa sœur, nous ne connaissons pas clairement ses croyances religieuses. Et certainement la fixation de Norton Cru sur une vérité unitaire pourrait également provenir d'un certain nombre d'autres influences intellectuelles, particulièrement du classicisme français¹⁰. Je ne veux pas non plus suggérer que l'influence du protestantisme ait pu, d'une quelconque façon, nuire au discernement et parfois au brillant de la manière de lire de Jean Norton Cru. Mon objectif ici est plutôt d'explorer simplement une façon d'interpréter sa férocité en tant que critique, un point sur lequel ses partisans et ses ennemis pourront être d'accord. Ma position est que cette férocité ne peut s'expliquer que par une certaine relation entre le lecteur et le texte. Le texte de guerre est pratiquement devenu pour Norton Cru une forme d'Écriture sainte, en laquelle il était possible de trouver la vérité ou les mensonges, la lumière ou l'obscurité à propos de la guerre et du poilu qui la faisait. Lire de cette façon signifie s'engager dans une rencontre directe, voire brutale, entre le texte et soi-même. De la même façon que les protestants recherchent Dieu directement au travers des Écritures, le lecteur des livres de guerre recherche la vérité sur la guerre.

Pour Norton Cru, analyser les livres de guerre signifiait bien plus qu'expliquer un goût littéraire. Cela signifiait remplir une obligation séculière, mais à sa manière profondément religieuse, de témoigner de la vérité devant ses compatriotes et pour la postérité. Ce faisant, il a contribué à effacer pratiquement la limite entre la lecture et l'écriture. Il considérait son écriture ainsi que l'écriture des textes qu'il trouvait les plus valables comme une représentation directe et pure de la « vraie » expérience du combattant. Lire et écrire devenaient alors deux chemins intimement connectés menant à la même vérité.

9. J'exprime ici ma gratitude à Patrick Cabanel, qui a soulevé ce sujet lors d'une discussion au cours du colloque international de Carcassonne, *Traces de 14-18*, en avril 1996. [Les Actes du colloque ont été publiés : *Traces de 14-18*, Carcassonne, éditions Les Audois, 1997, 244 pages.]

10. Voir Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Éditions de la Découverte, 1996, et Martha HANNA, *The Mobilization of Intellect : French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge, Harvard University Press, 1996.

Un autre aspect de la vie de Jean Norton Cru, qui a façonné sa pratique de lire les livres de guerre, était sa position universitaire. À part une année d'enseignement au lycée à Oran, en Algérie, et cinq années dans l'armée, Norton Cru a fait sa carrière comme professeur de français à Williams College dans le Massachusetts. Williams est un genre d'université américaine unique, une institution privée de l'élite, principalement séculière (mais clairement protestante), consacrée à l'éducation des *undergraduates*, des jeunes en majorité entre 18 et 22 ans. Elle n'offre pas de diplôme de doctorat. Comme Oberlin College, Williams College est depuis longtemps une institution hautement prestigieuse aux États-Unis, mais virtuellement inconnue ailleurs. Être professeur à Williams, c'était avoir un double statut. On pouvait à la fois être une figure universitaire estimée aux États-Unis, et avoir besoin de faire ses preuves pour gagner quelque réputation en Europe. Il est intéressant de noter que Norton Cru s'avérait un « étranger » dans les deux mondes universitaires, américain et européen. Il était un Français à Williams, et un Américain en Europe. Un catalogue de 1978 pour une exposition sur Dorgelès à la Bibliothèque Nationale faisait même référence à Norton Cru en tant que « critique américain »¹¹.

Certes, enseigner à Williams offrait bien des « tentations de conformisme », comme l'a montré la phrase de Norton Cru citée plus haut. Mais l'isolement même de Williams du monde littéraire et universitaire français lui a donné une liberté inhabituelle qui lui a permis de travailler sa relation au texte de guerre. Norton Cru a sûrement trouvé une communauté sophistiquée d'étudiants et de collègues qui ont dû prendre ses idées au sérieux. Après tout, peu de personnes avaient eu l'occasion d'entendre un ancien combattant français de la Grande Guerre parler de son expérience, et encore moins dans un excellent anglais. Norton Cru a fait un discours intitulé « *Courage and Fear in Battle : According to Tradition and in the Great War* » à Williams en 1922 (selon sa sœur, environ un an avant de commencer à écrire *Témoins*)¹². Dans ce remarquable document inédit, Norton Cru a expliqué avec une immense franchise les origines intellectuelles, émotives et même religieuses de son grand projet.

Tous ceux qui écrivent sur Norton Cru, partisans aussi bien qu'adversaires, ont généralement vu, comme au cœur de son projet, une quête pour une vérité unique et unitaire de l'expérience du combat et de l'identité du combattant¹³.

11. Roland Dorgelès : *de Montmartre à l'Académie Goncourt*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1978, p. 114.

12. Jean NORTON CRU, « *Courage and Fear in Battle : According to Tradition and in the Great War* », manuscrit d'une conférence faite le 14 février 1922 à Williams College dans la série des conférences publiques hebdomadaires par les membres de la Faculté, Bibliothèque Universitaire, Université de Provence, Aix-en-Provence, cote Ms.75.

13. Voir, parus tout récemment, Renaud DULONG, *Le Témoin oculaire : les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1998, ch. 3, pp. 73-92 ; et Daniel J. SHERMAN, *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago : University of Chicago Press, 1999, p. 17-29.

On peut assurément comprendre pourquoi, Jean Norton Cru ayant écrit lui-même dans les dernières lignes de *Du Témoignage* : « Je demeure convaincu qu'on ne lira pas en vain les pages où les bons témoins nous ont légué leur testament de soldats lucides, leur volonté de s'en tenir aux faits observés et aux émotions ressenties, avec leur foi indéracinable en l'action lente et sûre de l'humble vérité¹⁴. » Mais, poussant un peu plus loin l'analyse des intentions de Norton Cru, je dirai qu'il utilise « la vérité » comme une sorte de substitut rhétorique pour « la peur » et une réponse particulière de l'individu à la peur. Le combattant, témoin, ne pouvait pas maîtriser la peur, qui était fonction des réalités physiques de la guerre. Mais il pouvait accepter la peur comme étant un composant essentiel, peut-être même le composant essentiel, de l'identité du combattant, du « soi embataillé ». « La vérité » repose alors dans l'aveu sans artifice de cette peur dans le texte de guerre.

À part des références rapides dans *Témoins* et dans *Du Témoignage*, le seul récit publié sur la propre expérience au front de Norton Cru est un texte plutôt banal (et, ce n'est peut-être pas un hasard, en anglais) dans le *Manchester Guardian* en 1917 intitulé « Revictualling the Verdun Lines¹⁵. » Mais, à Williams en 1922, Norton Cru s'est senti capable de décrire son propre baptême du feu, et incapable de reprendre à son compte l'image littéraire de la gloire militaire.

« When I was under artillery fire for the first time, my breath stopped, I was shaken from head to foot by deep stirrings. I had never conceived as possible, the violence of my emotion, which swept me off the foundation of steady thoughts and firm resolves. It took me by surprise, it caused me a keen deception. So ! What a comedown ! I realized to my dismay that I was not "such stuff as fighters are made of". Instead, I was born to be a pedagogue, a bookworm, not a bulwark of national liberty, no ! Mother Nature had endowed me with a weak heart, thin blood, stomach sensitive to mal de mer. She had denied me the sacred fire, the power, the fiber, the grit, the guts, the ferocious will to charge madly with my fellows, through a cloud of smoke, in the glory and intoxication of promised victory¹⁶. »

14. *Du Témoignage* (édition de 1989), p. 134.

15. *Manchester Guardian*, 9 mai 1917. Il en existe un exemplaire dans le fonds à Aix-en-Provence, cote Ms.75.

16. Quand je me suis retrouvé sous le feu de l'artillerie pour la première fois, ma respiration s'est arrêtée, j'ai été pris de profonds tremblements des pieds à la tête. Je n'avais jamais imaginé possible la violence de mon émotion, qui a balayé en moi toutes réflexions stables et fermes résolutions. Elle m'a pris par surprise, et a été la cause d'une vive déception. Quelle humiliation ! J'ai pris conscience, à mon effarement, que je n'étais pas « du bois dont les combattants sont faits ». Au lieu de cela, j'étais né pour être un pédagogue, un dévoreur de livres, et non un rempart de la liberté nationale, ça non ! Mère nature m'avait doté d'un cœur faible, d'un sang fin, d'un estomac sensible au mal de mer. Elle m'avait refusé le feu sacré, le pouvoir, la fibre, le cran, le courage, la volonté féroce de charger follement avec mes camarades, au travers d'un nuage de fumée, dans la gloire et l'intoxication de la victoire promise.

L'impuissance simple et absolue du combattant devant l'armement moderne se trouve à la base de la peur. « No section of trench, long or short », continuait-il, « manned by the best platoon, company or regiment in the whole army, can be held, if the enemy chooses to use enough artillery against it. No heroism will help to avert the doom. The fate of the occupants is sealed. There is a fatality about it which never existed in past military history¹⁷. »

La peur et la vérité sont, je pense, étroitement liées selon la perspective de Norton Cru. La vérité peut se trouver dans la confession de la vulnérabilité totale du corps dans la bataille. Cette vulnérabilité du corps, je dirais même cette impuissance, est parallèle à la vulnérabilité de l'âme dans la théologie protestante. Le pécheur doit se présenter seul devant Dieu, sans intermédiaire à part le texte écrit de la parole de Dieu. « La crainte du Seigneur, selon la célèbre expression de Jean Calvin, est le commencement de la science ». L'âme du pécheur trouve le salut seulement par l'intermédiaire de la grâce de Dieu. Les combattants survivants, en accord avec cette façon de penser, faisaient de même par l'intermédiaire d'une grâce individualisée. Mais, aussi bien le pécheur que le combattant reste impuissant à se sauver par lui-même. Le comportement du combattant ne repose pas dans la tentative condamnée d'avance de maîtriser la peur de cette impuissance, mais dans le fait de la confesser, et d'en témoigner aux autres. De la même façon, le protestant ne cherche pas à surmonter son impuissance sans le secours de Dieu, mais à attester de la grâce de Dieu en attestant de la vérité des Écritures.

La « littérature », au sens que Norton Cru donne à ce mot, était l'infâme et total opposé du témoignage. Comme cela a été souvent observé, le terme « littérature » ne signifiait pas simplement les qualités esthétiques de la représentation linguistique¹⁸. En effet, les écrivains que Norton Cru admirait le plus, tels que Maurice Genevoix, Jean Bernier et André Pézard, écrivaient de façon si forte, d'après lui, précisément parce qu'ils associaient le talent de l'écrivain à une vision particulière du combattant et de l'expérience du combat¹⁹. Pour Norton Cru, « littérature » signifiait plutôt l'acceptation des mythes littéraires sur la guerre, le plus souvent sur la capacité du soldat à maîtriser la peur, soit au travers de sa propre agressivité, soit au travers d'une notion plus stoïque du courage. L'expérience personnelle de Norton Cru, comme il l'a décrite à Williams, contredisait la « littérature » telle qu'il la définissait :

« I became aware that in this respect we have been living on legend and myth, that the current ideas about courage or fear, heroism or cowardice, aggressiveness and fighting spirit, whatever support they found in military

17. Aucun tronçon de tranchée, long ou court, occupé par la meilleure section, compagnie ou régiment de toute l'armée, ne peut être tenu, si l'ennemi choisit d'utiliser assez d'artillerie à son encontre. Aucun héroïsme ne parviendra à conjurer le sort. Le destin des occupants est scellé. Il existe une fatalité à ce sujet qui n'a jamais existé dans l'histoire militaire passée.

18. Voir DULONG et SHERMAN, *op. cit.*

19. Voir *Témoins*, p. 142-154 (Genevoix), p. 572-578 (Bernier) et p. 224-230 (Pézard).

history of ancient times, of feudal times or even of the near past, have hardly anything to substantiate them in the facts of the Great War. The war stories we have read ever since our childhood are either lies, dangerous lies, or find no parallel in the late Conflict of nations²⁰. »

Norton Cru a dégagé une mission de sa propre expérience, formulée presque comme un marché avec Dieu. En faisant cela, il s'est trouvé en contraste curieux avec sa position plus typique (et plus typiquement protestante) sur l'impuissance de l'individu face aux dangers existentiels de la guerre :

« There, in my trench, I took the solemn oath never to help those lies, and, if God should spare my life, to bring back the sincere, unadorned relation of my experience. I swore never to allow my imagination or any desire for literary expression to make of my post-war self a traducer of my former fighting self. (There are some traitors who got themselves into pride.) I swore never to betray my comrades by painting their anguish in the bright colors of heroic, chivalrous sentiment²¹. »

Nous pouvons noter ici tous les éléments de la citation du Livre de Jean cité plus haut, adaptés pour l'écrit de guerre et en partie sécularisés. Il se réfère à Dieu et au mot écrit comme à quelque chose qui peut porter la vérité de façon absolue, à partir d'une source émanant fondamentalement de Dieu. Pourtant, l'appréciation de cette vérité impliquait une responsabilité, se porter témoin de la vérité aux survivants, à la population civile et à la postérité. En bref, nous avons ici un Credo pour *Témoins*, que Norton Cru a commencé à écrire un an après sa conférence à Williams.

Lire, pour Norton Cru, signifiait donc être témoin de la lutte manichéenne dans les livres de guerre entre la « vérité » (l'acceptation et la confession de l'impuissance physique de l'individu dans le combat) et la « littérature » (plus typiquement celle connectée à la maîtrise de la peur). Norton Cru fait le plus grand éloge des récits tels que celui de Guy Hallé qui, décrivant son état d'esprit juste avant de quitter les tranchées pour attaquer à Verdun, écrivit que, alors même qu'il était hanté par la peur de la mort et de la mutilation, son premier souci était de « se tenir correctement devant la mort ». À propos de Hallé, Norton Cru écrivait : « Moi-même, qui ai attaqué à Verdun, je déclare y avoir

20. J'ai pris conscience qu'à cet égard nous avons vécu de légende et de mythe, que les idées courantes sur le courage et la peur, l'héroïsme ou la lâcheté, l'agressivité et l'esprit combatif, quelque soit le soutien qu'ils trouvaient dans l'histoire militaire des temps anciens, des temps féodaux ou même du passé récent, ne peuvent que difficilement s'appuyer sur les faits de la Grande Guerre. Les histoires de guerre que nous lisons depuis notre enfance sont soit des mensonges, de dangereux mensonges, ou ne trouvent pas de parallèle dans le dernier conflit des nations.

21. Là, dans ma tranchée, j'ai fait le serment solennel de ne jamais aider ces mensonges, et, si Dieu m'épargnait, de ramener la relation sincère et pure de mon expérience. J'ai juré de ne jamais laisser mon imagination ou tout désir d'expression littéraire faire de mon moi d'après-guerre le calomniateur de mon précédent moi de combattant. (Il y a des traîtres qui se sont laissés prendre par la fierté). J'ai juré de ne jamais trahir mes camarades en peignant leur angoisse dans les couleurs brillantes du sentiment héroïque et chevaleresque.

pensé exactement cela : je déclare que des millions de poilus ont pensé plus ou moins obscurément, suivant leur capacité psychologique, à ce que Hallé exprime ici d'une façon si poignante et pourtant retenue²²... » Nous avons ici, en quelques phrases à peine, un résumé de la pratique de la lecture de Norton Cru. Il n'y avait qu'une expérience unitaire du combattant, caractérisée par la peur, le désir de bien se comporter face à elle, et de cette façon l'accepter comme le composant essentiel du « soi embataillé ». Cette expérience est représentée sans médiation culturelle dans les meilleurs témoignages de guerre. Norton Cru, en caractérisant ainsi les récits de Hallé, remplit sa responsabilité de lecteur en reconnaissant la validité de cette expérience et en se portant témoin de la vérité de ce texte, devant ses compatriotes et pour la postérité.

Dans la typologie de Norton Cru, sont totalement exclus les textes qui, d'une manière ou d'une autre, décrivent la maîtrise de la peur, par les personnages dans le texte ou par l'auteur lui-même. Sa sévérité envers *Le Feu* (1916) d'Henri Barbusse et *Les Croix de bois* (1919) de Dorgelès est bien connue²³. La plupart de ses critiques sur ces textes ont rapport à des faits de détail, des erreurs et des contradictions dans les descriptions de la géographie, du comportement ou de l'attitude. Mais je dirais que l'apparente fixation sur les détails est la preuve d'une plus grande indignation à propos de la représentation de la peur et de la réponse du soldat face à la peur²⁴. Dans *Le Feu*, les survivants maîtrisent la peur par la remobilisation idéologique, en embrassant la cause du socialisme international en tant que nouvelle fondation pour continuer la guerre. Dans *Les Croix de bois*, Dorgelès a essayé de maîtriser la peur moins au travers de la parole ou des actes de ses personnages qu'en l'enveloppant dans les effets littéraires. Plutôt que les personnages qu'il décrit, c'est l'auteur qui domine la peur, en lui donnant une forme esthétique. « Jadis le public voulait une guerre romancée avec drapeaux déployés et flamberge au vent », écrivait Norton Cru avec aigreur. « Aujourd'hui il aime une guerre non moins romancée avec boyaux dallés de morts aux grimaces infernales, et baisers aux cadavres. Ce n'est pas un progrès²⁵. »

Norton Cru a émis des critiques semblables à propos de deux livres allemands qui ont paru et ont obtenu un grand succès à peu près au même moment

22. Voir *Témoins*, p. 322.

23. Voir *ibid.*, p. 555-565, 587-593.

24. En effet, il serait intéressant de déterminer combien « d'erreurs » et de « contradictions » l'on pourrait trouver dans les textes favorisés de Norton Cru. Par exemple, Jean Bernier décrit une tranchée remplie de morts en des termes plus ou moins indiscernables de ceux des récits sévèrement critiqués par Norton Cru, *Du Témoignage*, p. 61-63. Voir BERNIER, *La Percée*, Paris, Albin Michel, 1920, p. 76. Pour une analyse dans la perspective de *gender history* sur la façon dont Barbusse et Dorgelès ont écrit et ont cherché à être lus, voir Leonard V. SMITH, « Masculinity, Memory, and the French World War I Novel : Henri Barbusse et Roland Dorgelès » in Frans Coetzee et Marilyn Shevin-Coetzee, eds., *Authority, Identity and the Social History of the Great War*, Providence, Berghahn Books, 1995, p. 251-273.

25. *Témoins*, p. 593.

que l'édition de *Témoins*. Il a écrit dans son exemplaire personnel de l'édition française d'*Orages d'acier* (1930) d'Ernst Jünger : « Voici un livre que les défenseurs de la tradition vont utiliser pour défendre leurs légendes. [...] Il pose devant son lecteur pour un guerrier né, dont les repos et les permissions sont des revanches sur les privations de la tranchée, vrai lansquenet (c'est son mot) qui s'enivre et s'en vante²⁶. » Selon Norton Cru, Jünger croyait avoir maîtrisé la peur en embrassant la violence et la brutalité, tout comme les personnages chez Barbusse l'avaient maîtrisée en 1916 en embrassant le socialisme. Le formidable succès de *À l'Ouest, rien de nouveau* (1929) d'Erich Maria Remarque a simplement réaffirmé la rentabilité commerciale d'une approche romancée de la peur, très proche de celle utilisée par Dorgelès en 1919. Le jugement de Norton Cru, qui figure dans son exemplaire personnel, aurait également pu être écrit à propos des *Croix de bois* : « Ses erreurs sont monumentales : erreurs de détails et erreurs d'ensemble ; erreurs de faits et erreurs de psychologie. Donc, l'auteur n'a jamais vécu la vie du front, et les affirmations de ses éditeurs constituent la plus grande supercherie littéraire qui ait été faite, par suite du succès de librairie qui est le plus grand succès obtenu en si peu de temps²⁷. » Les similarités entre *À l'Ouest, rien de nouveau* et *Les Croix de bois* n'ont pas été perdues par Dorgelès, qui s'est référé spécifiquement à la brève référence à Remarque dans *Témoins* dans son article de 1930 cité plus haut qui attaque Norton Cru dans *Les Nouvelles Littéraires*.

La lutte entre le témoignage comme représentation correcte de la peur et la « littérature » dans l'esprit de Norton Cru pouvait même le conduire à lire différemment à différents moments. On le voit dans les très différentes interprétations des écrits de Jacques Péricard, l'auteur le plus étroitement associé à la légende de « Debout les morts ! » dans laquelle les morts se lèvent de façon miraculeuse pour aider à repousser une attaque allemande en 1915²⁸. Norton Cru a terminé sa conférence à Williams en 1922 en exhortant ses auditeurs à lire Péricard, à cause de la façon dont il décrivait sa relation à la peur :

« Read the three books by Lieutenant Péricard, [...] the one who made the sublime call : "Debout les morts !" I shall conclude with one of his pages, dealing with his fear : "I have spoken freely of my fear : about twenty times in *Face à Face*, ten times in *Ceux de Verdun*. [...] It pleases me to confess my fear, but to be cowardly is repugnant to me. Fear is human and noble ; the other thing is animal and ignoble. Yes, I have suffered from fear ever since I came to the front. I have suffered from it more than others perhaps, because my wild

26. Bibliothèque universitaire, Université de Provence, Aix-en-Provence, cote 106 495. Passage entre parenthèses dans l'original.

27. *Ibid.*, cote 106 619.

28. Cette légende est explorée dans Leonard V. SMITH, « Le Corps et la survie d'une identité dans les écrits de guerre », *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, 55^e Année, n° 1 (janvier-février 2000), p. 111-133.

imagination hurled me into fear, hands and feet bound. The more active imagination is, the more harmful it is²⁹.” »

Cependant, il est arrivé à des conclusions bien différentes en 1930, plaçant l’accent en tant que lecteur et témoin de l’influence de Maurice Barrès dans le succès de l’histoire, alors même que cette influence était bien connue depuis qu’elle avait été publiée pour la première fois dans *L’Écho de Paris* en novembre 1915. « C’est donc par erreur », écrivait Norton Cru, « que l’on attribue à Péricard une légende qui doit sa couleur et sa signification à l’esprit barrésien, sa fortune et sa diffusion à la puissante personnalité du président de la Ligue des patriotes³⁰. » Dans la lutte manichéenne entre la peur et la littérature, dans l’esprit de Norton Cru, la première prévalait en 1922, et la seconde en 1930. Pour être honnête, il faut reconnaître que Norton Cru abordait un thème en 1922, et un autre en 1930. Mais, il reste frappant que rien de ses premières louanges de Péricard n’apparaisse dans *Témoins* ou *Du Témoignage*.

*
* *

Il fait peu de doute que le grand projet de Norton Cru conserve une valeur considérable pour les historiens aujourd’hui, une valeur bien moins idiosyncrasique que celle suggérée par le compte rendu défavorable de Jean-Jacques Becker cité précédemment. Le travail de Norton Cru est guidé par la croyance qu’il existe une seule vérité unitaire de l’expérience des tranchées dans la Grande Guerre, et une identité unitaire du poilu qui a combattu. Il a tellement irrité ses critiques, et ceux-ci l’ont tellement irrité, parce qu’ils partageaient précisément le même point de départ épistémologique. Mais ce n’est pas là que notre analyse de Norton Cru devrait se terminer, au contraire c’est là où elle devrait commencer.

Témoins et *Du Témoignage* ne devraient pas être lus aujourd’hui en tant que travaux de critique littéraire, ou même en tant que « bible » sur les écrits des combattants de la Grande Guerre. Le travail de Norton Cru permet plutôt une pénétration unique et fascinante dans une certaine pratique de lecture influencée entre autres par le protestantisme. Il a essayé, avec peu d’espoir si l’on en juge de notre perspective contemporaine, de dissoudre la frontière entre la lecture et l’écriture. Mais, ce faisant, il a laissé un récit codé sur sa propre expérience, aussi valable que chacun des textes qu’il a loués ou condamnés. En

29. Lisez les trois livres du Lieutenant Péricard. [...] celui qui a lancé l’appel sublime : « Debout les morts ! » Je conclurai par l’une de ses pages, où il s’agit de sa peur : « J’ai parlé de ma peur en toute liberté : environ vingt fois dans *Face à Face*, dix fois dans *Ceux de Verdun*. [...] Cela me plaît d’avouer ma peur, mais être lâche me semble répugnant. La peur est humaine et noble ; l’autre chose est animale et ignoble. Oui, j’ai souffert de la peur depuis le moment où je suis arrivé sur le front. J’en ai souffert plus que les autres peut-être, parce que mon imagination débordante m’a précipité dans la peur, pieds et mains liés. Plus l’imagination est active, et plus elle fait du mal. »

30. *Du Témoignage*, p. 72.

regardant Norton Cru lire, nous pouvons apprendre davantage sur ce que ce témoin particulièrement éloquent croyait en jeu dans la guerre. Par-dessus tout, tant d'années après les faits, ses écrits invitent à l'analyse en tant que source principale plutôt que comme source secondaire.

Traduit par Michèle Chossat



Artisanat des tranchées.